

# Les Fils de la poussière

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Les Nuits de Reykjavik*

*Opération Napoléon*

*Le Lagon noir*

Trilogie des ombres :

*Dans l'ombre*

*La Femme de l'ombre*

*Passage des Ombres*

Arnaldur Indridason

# Les Fils de la poussière

*Traduit de l'islandais  
par Éric Boury*



Titre original : *Synir duftsins*

© Arnaldur Indridason, 1997.

Published by agreement with Forlagid, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

© Éditions Métailié, Paris, 2018, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0313-0

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Pour Anna*

*Car Dieu a tant aimé le monde  
qu'il a donné son Fils unique,  
afin que quiconque croit en lui  
ne périsse point,  
mais qu'il ait la vie éternelle.*

De loin, le bâtiment ressemblait à une prison. Il n'avait été ni rénové ni entretenu depuis des années. On avait procédé à des coupes claires dans le système de santé, ces réductions budgétaires retombaient toujours sur les hôpitaux comme celui-là. Une lumière jaunâtre filtrait à chaque fenêtre, éclairant la nuit noire de l'hiver. C'était un mois de janvier glacial, l'imposante bâtisse semblait grelotter, isolée au bord de la mer, au milieu de son grand parc sombre planté d'arbres.

Palmi quitta l'abribus pour aller vers l'hôpital et remarqua que le nombre de barreaux aux fenêtres avait encore augmenté. On en ajoutait constamment. Du plus loin qu'il se souvienne, il était venu ici chaque semaine pour rendre visite à son frère. La qualité des soins dispensés aux patients avait décliné au fur et à mesure que le bâtiment s'était délabré. C'était désormais un simple entrepôt pour malades mentaux qu'on assommait de médicaments. Cet endroit avait toujours donné des frissons à Palmi. Enfant, il

avait souvent refusé d'y accompagner sa mère, préférant l'attendre dehors. Maintenant qu'elle était morte, il était le seul à pouvoir rendre visite à son frère.

Il franchit une petite porte menant directement au couloir qui faisait office de zone fumeurs pour les patients. Ce n'était pas l'entrée principale, mais elle était tout proche de la chambre de son frère. Il comprit immédiatement qu'il y avait un problème. D'habitude, quelques malades aux doigts jaunis par le tabac et au regard vide traînaient dans ce couloir où ils étaient autorisés à descendre en petits groupes. Tous connaissaient Palmi, qui veillait à avoir toujours sur lui un paquet de cigarettes. Certains le remerciaient, d'autres continuaient de regarder dans le vide. Aujourd'hui, il n'y avait personne. Palmi entendit des cris. Une alarme résonnait au loin.

Dans un passé reculé, ce long couloir étroit et mal éclairé avait été enduit du sol au plafond d'une épaisse peinture pour bateaux verte. La chambre de son frère se trouvait tout au fond : il n'était pas là. En général, son frère prenait soin de cette chambre qu'il partageait avec un



autre malade, mais aujourd'hui on aurait dit qu'elle avait été le théâtre d'un déchaînement de violence. Le placard à vêtements était en mille morceaux et le lit retourné. Les rares effets personnels que possédait Daniel gisaient, éparpillés sur le sol. Palmi retourna vers l'autre extrémité du couloir pour y chercher un membre du personnel. Il se rendit dans le renforcement où se trouvaient les deux ascenseurs et appuya sur les deux boutons. Celui de gauche arriva. Deux gardiens en sortirent avec un patient bâillonné.

— Où est Daniel ? demanda Palmi en fixant, apeuré, le regard halluciné du malade qui se débattait. Ce dernier s'appelait Natan et venait d'arriver à l'hôpital. Les trois hommes passèrent rapidement devant lui. L'un des gardiens lui cria :

— Danni est en train de mettre le bâtiment sens dessus dessous. Il est monté au dernier étage et menace de se suicider. Vous arriverez peut-être à l'en dissuader.

Puis ils disparurent. Palmi sauta dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du sixième étage. Les portes s'ouvrirent sur une grande pièce commune. Les tables et les chaises jonchaient

le sol, les placards avaient été éventrés et le personnel armé d'extincteurs tentait d'éteindre l'incendie qui s'était déclaré dans la cuisine. Les gardiens avaient maîtrisé et isolé les patients rebelles d'un côté de la grande pièce et ils les acheminaient un par un vers les ascenseurs. L'autre côté était percé d'une rangée de fenêtres à hauteur d'homme. Une des vitres était brisée, Daniel se tenait devant, le dos face à la nuit hivernale.

— Palmi, cria-t-il en voyant son frère approcher. Dis-leur de dégager. Ces salauds veulent me faire du mal.

— Vous pourriez essayer de le ramener à la raison ? demanda un gardien affolé en s'avançant vers Palmi. Il a mis l'hôpital à feu et à sang et il menace de se suicider. Si nous réussissons à le calmer, je crois que nous parviendrons à reprendre le contrôle.

— N'approchez pas, espèces d'ordures ! hurla Daniel aux gardiens qui formaient un arc de cercle devant lui mais veillaient à maintenir une distance adéquate. Agissant comme s'il ne les voyait pas, Palmi s'avança doucement sans faire aucune tentative pour éloigner son frère

de la fenêtre. Il se posta à ses côtés et baissa les yeux. Six étages en contrebas, on apercevait la cour arrière autrefois puissamment éclairée, mais où ne luisait aujourd'hui qu'une lumière faiblarde.

— Tu sais ce que ces salauds m'ont fait ? demanda Daniel.

Jamais Palmi ne l'avait vu dans un tel état. La cinquantaine, plutôt petit, le crâne rasé, Daniel portait un jean et une chemise blanche. Il était pieds nus.

— Ils t'ont fait du mal ?

— Ce sont des fumiers. Palmi, on ne pourrait pas rentrer à la maison ? Pourquoi tu ne peux pas simplement t'occuper de moi ?

— Tu veux bien qu'on aille en discuter dans ta chambre ?

— Non, je veux qu'on en parle ici. Je veux rentrer avec toi, Palmi, on habitera ensemble et je ne verrai plus jamais ces salauds. S'il te plaît, Palmi. Je ne peux plus rester ici et maman m'a promis que tu veillerais sur moi. Pourquoi tu ne le fais pas ?

— Nous devons d'abord nous éloigner de cette fenêtre.

— Pourquoi ?

— Daniel, descendons.

— Ils m'ont bourré de poison, Palmi. Ce sont des monstres. Ils nous ont tous bourrés de poison. Ces gens sont des pervers, des assassins.

— Allons en discuter en bas, Daniel. Éloignons-nous de cette fenêtre.

La tension était en grande partie retombée. Le personnel emmenait les derniers patients présents dans la salle commune et les gardiens autour des deux frères semblaient plus sereins. On avait éteint le feu dans la cuisine. Les cris et l'alarme s'étaient tus. Daniel s'était calmé en voyant son frère. Palmi était un peu moins inquiet.

— Palmi, tu te rappelles quand je suis tombé malade et que vous m'avez emmené ici ? Je disais que j'étais arrivé sur terre avec une comète tombée du paradis. On m'en avait expulsé car j'avais perdu la foi. Est-ce que je t'ai parlé de tous les autres ?

Daniel s'était agrippé à Palmi et murmurait à son oreille. La plupart des gardiens avaient disparu.

— Demande d'où venaient les autres.

— Quels autres, Daniel ?

— Les autres élèves de l'école, Palmi. Demande si, eux aussi, ils venaient du paradis, poursuivit Daniel en tenant son frère par les épaules.

— Que je demande quoi à qui ?

— Ces porcs savent très bien ce qu'ils ont fait.

— Daniel, de quoi tu parles ? Allez, éloigne-toi de cette fenêtre. S'il te plaît, allons dans ta chambre. On pourra discuter tranquillement de ton retour à la maison.

— Tu sais, c'est en ce moment que la Terre est la plus proche du Soleil, mon petit Palmi, reprit Daniel, semblant avoir retrouvé sa sérénité. Il embrassa doucement son frère sur le front. Quand il recula, Palmi soupçonna ce qu'il s'apprêtait à faire. Il le vit dans ses yeux, mais le comprit trop tard. L'étincelle de vie avait déjà déserté son regard. Daniel se retourna sans rien dire et sauta par la fenêtre. Une éternité s'écoula, puis on entendit un bruit sourd en contrebas.

Pétrifié, il s'approcha et baissa les yeux. Daniel était allongé sur le dos, les bras écartés,

les jambes sur les marches raides qui descendaient à la cave du bâtiment. Il s'était mis à neiger. Quand l'ambulance arriva enfin, les flocons avaient recouvert le corps d'un linceul léger, presque transparent.